

Les pieds de veau

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 43

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203741>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

blesse vaudoise, s'il en est encore — car c'est d'elle qu'il s'agissait, — n'avoir pas trop changé.

La question du lait. — Deux ménagères se rencontrent au marché :

— Mon té, que la vie est chère aux jours d'aujourd'hui ! Si ça continue y n'y aura plus moyen d'y faire ; y faudra se nourrir de l'air du temps.

— Taisez-vous, c'est une infamie. Voilà que le lait est à 22 centimes. Et qu'on dit même qu'on va bientôt le mettre à 25.

— C'est une honte ! je vous dis. Si au moins on nous donnait du lait pur !...

— Ah ! moi je le vérifie toujours.

— Et comment ?

— Comment !... Je prends une aiguille, je la plonge toute droite dans mon pot, puis je la retire doucement. Si il y a de la fraude, le lait s'attache entièrement à l'aiguille et l'eau reste au fond.

Oh ! bien... — Un malade qui a la cervelle pleine d'ordonnances et de prescriptions hygiéniques, régimes, etc., voit entrer son médecin au moment où il se mettait à table pour déjeuner :

— Oh ! docteur, vous arrivez à propos. Dites-moi, peut-on manger à jeun ?

Bénéfice de l'apiculture.

Un essaim est recueilli en 1882 par un cultivateur ; il a constitué la première ruche, point de départ de son industrie. C'est ainsi qu'il a eu :

En 1882	1	ruche	0	livre de miel
En 1883	3	»	35	»
En 1884	8	»	42	»
En 1885	17	»	50	»
En 1886	24	»	260	»
En 1887	29	»	740	»
En 1888	34	»	755	»
En 1889	34	»	778	»

En estimant à 25 francs le prix de revient d'une ruche, notre homme a dépensé en 8 ans 850 francs, plus 50 francs pour l'outillage, plus 350 francs de cire gaufrée ; soit une somme totale de 1,350 francs ainsi que le rapporte sa comptabilité.

Ce capital de 1,350 francs rapporte 33 colonies d'abeilles, d'une valeur de 20 francs chacune, plus 2,600 livres de miel vendu 1 franc en moyenne ; il a donc rapporté en tout 3,320 fr.

A l'école. — Un instituteur interroge un élève.

— Dis-moi, Blanc, comment appelles-tu l'établissement où l'on enferme les vauriens qui ont besoin d'être corrigés.

— Une maison de correction, m'sieur.

— Bien... Maintenant, dis-moi où vont les malfaiteurs plus dangereux, les grands voleurs, les assassins ?...

— Où y vont ?

— Oui.

— ... Ah !... ceux-là... y vont en Amérique.

Naïveté. — Il y avait une fête dans un de nos villages du littoral. Un jeune étranger eut occasion de danser avec une jolie petite Vaudoise.

— Dites-moi, mademoiselle, demanda-t-il, il y a-t-il encore ici d'autres jeunes filles aussi jolies que vous ?

— Encore... deux... ou trois.

Pour une tabatière...

Pour une belle tabatière, c'en était vraiment une ! Jugez-en plutôt par la description que nous en donne le *Nouvelliste vaudois* de 1803.

« Il a été volé dans une maison à Moudon, depuis le 2 mai courant, une tabatière en argent, forme de coffret allongé, un peu haut, faite exprès pour le voyage, ayant un gobelet qui ne

s'aperçoit que par la pesanteur du tout ensemble ; l'intérieur de la tabatière et du gobelet très bien doré au feu et le couvercle d'icelle ayant un chiffre dessus un peu confus portant ces trois lettres entrelacées J. A. V. Elle pèse, autant que l'on peut se rappeler, *au moins demi-livre*. Une bonne récompense sera donnée à celui qui en donnera des indices sûrs. S'adresser au cit. Jacottet, libraire à Moudon. »

Une tabatière pesant au moins une demi-livre ! Ça devait être assurément une tabatière de famille et il fallait que son propriétaire eût des poches de gilet démesurément grandes pour pouvoir la réduire ! à moins qu'il ne la portât en bandoulière, comme une gibecière de chasseur ou les anciennes gibernes.

Nous nous demandons aussi à quel usage était destiné le gobelet doré au feu qui y était si bien adapté ; s'en servait-on peut-être à puiser dans la tabatière et à présenter ainsi le tabac sous le nez des personnes qui demandaient une prise ? C'est très probable ! Une tabatière de ce poids et de cette dimension devait en contenir du Maraco ou de l'Hollande... !

Dans tous les cas, un objet de ce genre, et en argent encore, devait être une chose rare, et la personne qui s'en est emparée a dû être un prestidigitateur de marque, car une pareille tabatière devait être difficile à escamoter ! Qu'en dites-vous ?

Les pieds de veau. — La mère à sa fille :

— Berthe, va vite à la boucherie et regarde si le boucher a des pieds de veau.

Un quart d'heure après, Berthe arrive en courant :

— Maman, je n'ai pas pu voir les pieds du boucher, il les cache dans de grandes boîtes.

La cigogne. — Louissette, à sa sœur :

— Ecoute, hier soir, pendant qu'il pleuvait à verse, la cigogne nous a apporté un petit frère.

— L'as-tu vue, la cigogne ?

— Non, mais j'ai vu son parapluie et ses caoutchoucs derrière la porte.

A vendre. — Nous coupons dans un de nos journaux l'avis suivant :

Break à vendre

à 6 places, un cheval, à l'état de neuf, à choix sur deux.

S'adresser, etc.

La faim explique les moyens.

Quand nous quitte l'hirondelle
Pour chercher des cieus moins froids, etc.,

chantons-nous toujours. Eh bien, nous nous abusons. Ce n'est pas du tout pour chercher des cieus moins froids que nous quitte l'hirondelle. Il résulte de cela que leur départ, plus ou moins précipité, n'indique nullement que nous aurons un hiver plus ou moins rigoureux.

Au lieu de leur supposer un instinct qui les sert souvent très mal, peut-être ferions-nous mieux de chercher ailleurs la raison de leur exode. Ne se trouverait-elle point, par exemple, dans la diminution des insectes dont elles font nourriture, et qui deviennent de plus en plus rares à mesure qu'avance la mauvaise saison ? Les hirondelles n'ont pas besoin d'un sens spécial et merveilleux pour s'apercevoir que les vivres se raréfient, qu'ils vont bientôt manquer, et pour en conclure qu'il faut aller chercher à manger ailleurs.

S'il en est ainsi, le désastre de l'année dernière, — on se souvient que plusieurs hirondelles périrent au début de l'hiver, — s'explique aisément : il faisait très doux au commencement d'octobre, les insectes abondaient, rien n'avertissait les hirondelles de leur prochaine disparition, elles nous restaient confiantes ; la

chute du thermomètre, qu'elles n'avaient pas prévue, se produisit : les insectes disparurent et les pauvres oiseaux moururent de faim. Qu'on remarque bien, en effet, que personne n'a constaté qu'elles fussent mortes de froid. Si c'était le froid qui les eût fait périr, toutes auraient disparu, comme toutes les fleurs meurent sous la gelée printanière ; or, la température s'étant relevée, les insectes ont reparu et les hirondelles survivantes nous sont restées jusqu'au 3 novembre. Ne sont donc mortes que celles auxquelles la nourriture suffisante a manqué.

M. Cunisset-Carnot, auteur des lignes ci-dessus, pourrait bien avoir raison.

Bobonne pas exigeante. — Rosalie, je vais au spectacle, ce soir, et ne rentrerai qu'assez tard.

— Oh ! ça ne fait rien : si je suis déjà couchée quand madame rappliquera, madame me dira demain si c'a été joli.

La dinde à Justine. — Je ne suis pas contente de la dinde que vous m'avez achetée, Justine.

— Mais, madame, quand il y aura des truffes dedans, la bête fera de l'effet ; c'est comme quand madame met ses diamants.

Honni soit qui mal y pense. — Si nous ne craignons pas de froisser nos lecteurs, ainsi que nos honorables industriels, nous dirions :

« Le chocolat Cailler fait Peter Suchard de Kohler. »

Mais nous ne le dirons pas.

De qui « La fermière » ? — Un petit accident de mise en pages a fait sauter la signature de la fable publiée dans notre dernier numéro, sous le titre *La fermière*. Son auteur est M. A. Roulier.

Théâtre et Variétés.

Notre troupe théâtrale tient décidément le succès. Salle comble à chaque représentation : comédie, vaudeville ou drame. Nos artistes nous ont donné, jeudi, une nouveauté pour Lausanne, *Georgette Lemeunier*, de Maurice Donnay, une pièce très intéressante, qui eut grand succès et dont une seconde représentation aura lieu jeudi prochain. Interprétation et mise en scène remarquables.

Demain, dimanche, en *matinée*, le drame *Les Deux Gosses* ; le soir, *La Dame aux Camélias*, drame en 5 actes, de Dumas fils, et *Le Coup de Fouet*, vaudeville en 3 actes, de Hennequin et Duval ; un éclat de rire. — Mardi, en première populaire, *Le Bossu*.

✱

Au *Kursaal*, la semaine qui a commencé hier a un programme tout à fait alléchant. Si l'on ne se presse pas dans la salle de Bel-Air, c'est à désespérer du public. Deux comédies nouvelles, *Grasse Matinée*, d'Alfred Athys, et *La Berrichonne*, de Léo Frezenick. Comme attractions ; les *Randows*, excentriques acrobates ; les *Lémans*, barristes extra ; la *Malinose*, une danseuse étourdissante de la Scala de Milan ; *Paganina* et *Ernest*, une violoniste-virtuose, d'où le nom, et un chanteur comique. Enfin, au vitographe, vues toujours nouvelles.

Demain, dimanche, *matinée* à 2 1/2 heures.

Toutes les mères

qui sont embarrassées pour savoir ce qu'elles doivent faire prendre à leurs enfants, devraient écrire en grosses lettres au dessus du foyer : *Café de malt Kathrein*. C'est dans tous les cas la boisson la plus salutaire, la plus inoffensive et la plus agréable pour les enfants ! Cuite avec le lait sur tout les enfants ne cessent de l'aimer, tandis que le lait pur leur répugne bientôt et que même très souvent ils le supportent malaisément.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AM: FATIO, successeur.